

Le passe-muraille : regards sur six jeunes auteurs-metteurs en scène

Christian Saint-Pierre

Number 116 (3), 2005

Mettre en scène aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2005). Le passe-muraille : regards sur six jeunes auteurs-metteurs en scène. *Jeu*, (116), 172–176.

Le passe-muraille : regards sur six jeunes auteurs-metteurs en scène

Lorsque est venue l'heure d'interroger l'état actuel de la mise en scène au Québec, il a semblé essentiel de faire écho aux cheminements les plus récents, à ces parcours uniques que tracent les nouvelles générations de créateurs. Des diverses avenues actuellement empruntées par les jeunes metteurs en scène québécois, certaines constantes se dégagent. Ainsi, de tous les rôles, celui d'auteur-metteur en scène est fort prisé. Que cette double fonction soit le fruit d'une posture artistique revendiquée ou qu'elle satisfasse aux exigences d'un mode de production, il faut admettre qu'elle est de plus en plus courante et qu'elle préside à de fructueuses démarches¹. Soucieux de connaître les motivations des créateurs qui endossent de tels choix et d'éclairer cette réflexion par leurs propos, nous avons approché une quinzaine de jeunes auteurs-metteurs en scène montréalais. Parmi eux, six² ont pris le temps de répondre à notre questionnaire. Nous les en remercions vivement !



1. Pensons aux réalisations de Marie Brassard : *Jimmy, créature de rêve* (2001), *la Noirceur* (2003), *Peepshow* (2005); Pascal Contamine : *Five Wolf Deavtov Circus* (2001), *Oportet* (2002), *Ze Bouddha's Show* (2003), *l'Ombre incongrue de F.* (2005) et *Dossier Prométhée* (2005); Patrice Dubois : *Territoire* (2000), *Et un et deux !* (2003), *Everybody's Welles pour tous* (2003); Philippe Ducros : *le 4^e Round* (2000) et *2025, l'année du serpent* (2003); Stéphane Hogue : *Ceci n'est pas une pipe* (2001), *le Théâtre des opérations* (2003) et *Terminus* (2004); Isabelle Leblanc : *Aube* (2001), *l'Histoire de Raoul* (2003); Serge Mandeville : *Une île et un désert* (2002) et *Autour du complexe* (2005); Francis Monty : *Ubu sur la table* (1998), *Traces de cloune* (2003) et *Persée* (2005); Wajdi Mouawad : *Littoral* (1997), *Rêves* (1999), *Incendies* (2003).

2. Il s'agit de Marie Brassard, Patrice Dubois, Philippe Ducros, Stéphane Hogue, Serge Mandeville et Francis Monty.

Terminus, écrit et mis en scène par Stéphane Hogue (le Petit Théâtre du Nord, 2004). Sur la photo : Stéphane Jacques, Jean-François Gascon, Marie-Ève Bertrand et Sébastien Gauthier. Photo : François Larivière.



Autour du complexe : histoires d'éclipse, écrit et mis en scène par Serge Mandeville à la salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui au printemps 2005.

Sur la photo : Brigitte Lafleur et Karine Lagueux. Photo : Martin Gagné.

Peepshow, écrit, mis en scène et interprété par Marie Brassard (Infrarouge, 2005). Photo : David Clermont-Béique.



Une question d'étiquette

On le sait, les différents métiers du théâtre s'exercent dans une très étroite complicité. Dans l'effervescence de la création, les discours s'interpénètrent, et il est bien malaisé de déterminer qui a la paternité de quoi. Une chose est certaine, la plupart des artistes interrogés paraissent contrariés par la dictature des étiquettes. Que le phénomène provienne d'un manque de confiance, d'un syndrome de l'imposteur ou d'un rejet de la répartition traditionnelle des fonctions, quoi qu'il en soit, plusieurs d'entre eux répugnent à se désigner strictement comme auteurs ou metteurs en scène. En effet, alors qu'aucun des membres de notre échantillon n'assume le titre de metteur en scène, Stéphane Hogue, lauréat 2000 de la Prime à la création du Fonds Gratiens Gélinas, est le seul à accepter celui d'auteur. Cependant, il préfère dire « je fais du théâtre » ou « j'écris des textes » parce que c'est « dans l'action » et que cela lui « semble moins présomptueux que "je suis auteur" ». Philippe Ducros, lauréat 2002 du même

prix, prétend ne pas ressentir « le besoin de classer [s]es envies ». Pour lui, la mise en scène, l'écriture et le jeu sont « différents aspects du même métier », autant de « prises de parole » et de « vocabulaires pour dire ». Pour Serge Mandeville, diplômé en 1997 du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, « le but est toujours le même : créer des moments de théâtre qui clouent les gens sur leurs sièges, qui les frappent, qui les font réfléchir, qui les font rire, qui les émeuvent ». Francis Monty, cofondateur du Théâtre de la Pire Espèce, « trouve ces subdivisions bien encombrantes » ; elles relèvent selon lui « d'une autre façon de faire du théâtre ».

Certains se considèrent avant tout comme des comédiens, des acteurs avides de trouver un prolongement à leur premier métier. C'est le cas de Patrice Dubois, pour qui le théâtre « réclame une vision globale des choses ». Ainsi, il envisage l'écriture et la mise en scène comme « des moyens de pousser plus loin [s]on travail d'acteur, [s]on

propos, [s]on art ». Marie Brassard se perçoit quant à elle comme « une actrice qui met l'écriture au service du jeu ». Créer ses solos lui permet de s'offrir des « défis d'actrice comme personne d'autre ne [lui] en aurait proposé ». Il appert que les acteurs sont souvent les mieux placés pour prendre le double risque d'écrire et de mettre en scène. Patrice Dubois confie « son intérêt pour la direction d'acteurs », il « aime la terminologie du théâtre ; ce qu'il faut dire à un tel et ce qu'il faut cacher à tel autre ». Serge Mandeville croit que sa formation d'acteur est ce qui lui sert le plus quand il écrit : « Je joue tous les personnages au moment de les écrire, explique-t-il. L'accent, le rythme, l'attitude.

J'écris comme si j'étais en train d'improviser. J'essaie de ne jamais écrire un personnage qui n'est pas en action. C'est un principe de jeu, mais qui doit également guider le dramaturge, je crois. »

Céder son texte

Loin de faire preuve de repli sur soi, les créateurs de notre échantillon se disent tous prêts à céder leurs textes à d'autres metteurs en scène. Marie Brassard se réjouit de savoir que *Jimmy, créature de rêve* a été repris par quatre compagnies étrangères. Elle trouve « fascinant de voir ce qui accroche les autres, le point de vue qu'ils adoptent, ce qu'ils mettent en valeur ». Elle affirme même que cela lui permet de « comprendre mieux » son propre travail. Si elle tient à monter d'abord ses solos, c'est pour donner son « point de vue sur l'objet » ; parce que subsiste toujours « ce risque de n'être pas comprise, d'être faussement représenté », cette éventuelle « impression d'être trahie ». Bien qu'il ait confié certaines de ses pièces à d'autres metteurs en scène – *Par les temps qui rouillent, Romances et Karaoké, Léon le nul* –, Francis Monty conçoit l'écriture comme partie prenante d'un contexte de création. Pour écrire, il a besoin d'un but, un « objectif lié à un défi théâtral qui implique un travail de mise en scène ». Quant à Philippe Ducros, il tient à ce que le metteur en scène qui se mesure à ses textes soit « familier avec l'univers proposé ». S'il reconnaît qu'« une deuxième vision peut être bénéfique », il avoue que lorsqu'il écrit, « des idées de mise en scène viennent » et « le texte s'écrit autour de ces idées ».

Puisque, tôt ou tard, les mots et les idées de mise en scène doivent jaillir d'un seul cerveau, la rédaction est forcément influencée par le fantasme du spectacle à venir. Ainsi, on peut avancer que, chez plusieurs, écriture et mise en scène naissent d'un même souffle, se construisent simultanément ; au risque de devenir indissociables. Patrice Dubois admet que c'est à ce moment-là qu'il a « le sentiment de vraiment faire du théâtre », c'est-à-dire de participer à un acte « artisanal, bricolé, inventé », un art où « tout sert à tout ». Au départ, Stéphane Hogue « a besoin de tout voir, de tout sentir, de tout entendre ». Après avoir recouvert des pages « de didascalies de toutes sortes », il « épure ». Dans le travail de Marie Brassard, « tout se construit au même moment, chaque élément est dépendant de l'autre et chacun apporte sa lumière, comme les facettes d'un prisme ». Même s'il « imagine la mise en scène quand il écrit », Serge Mandeville est d'avis que les rôles d'auteur et de metteur en scène « sont très différents et doivent être dissociés ». Il croit que si certaines idées fonctionnent bien sur papier, elles apparaissent souvent « trop intellectuelles, pédantes, incompréhensibles ou inutiles », une fois en salle de répétition. Alors, le metteur en scène doit « admettre » que l'auteur s'est trompé.



Everybody's Welles pour tous, écrit et mis en scène par Patrice Dubois, en complicité avec Martin Labrecque (PàP, 2003). Sur la photo : Patrice Dubois. Photo : Stéphane Corriveau.

Ubu sur la table, écrit et mis en scène par Francis Monty et Olivier Ducas (Théâtre de la Pire Espèce, 1998). Sur la photo : Francis Monty manipulant le père Ubu et Olivier Ducas, le capitaine Bordure. Photo : Brigitte Pougeoise.



Le mieux placé ?

Lorsqu'on leur demande s'ils se considèrent comme les mieux placés pour comprendre et donc mettre en scène leur dramaturgie, certains créateurs établissent de riches nuances. Stéphane Hogue prétend être « assurément la personne la mieux placée pour la comprendre, mais pas nécessairement pour la mettre en scène ». Selon lui, « pour faire une bonne mise en scène, la compréhension du texte est une condition essentielle, mais non suffisante ». Entrent aussi en ligne de compte « la vision, le talent, l'audace, les collaborateurs et la chance ». Marie Brassard pense être la mieux placée pour prêter vie à son texte, mais pas nécessairement pour le mettre en scène. À ce sujet, elle insiste sur le rôle du spectateur : « renvoyer une image plus claire » de ce qu'elle a construit. Francis Monty se moque un peu de savoir que « d'autres pourraient faire mieux » que lui. Ce qui lui importe, « c'est de poursuivre une démarche », un « chemin qui implique nécessairement la mise en scène ».

Un processus collectif

S'il est une constante dans ces divers points de vue, c'est l'attachement ressenti envers le processus essentiellement collectif de la création théâtrale. Les créateurs qui ont répondu à nos questions n'accepteraient, pour tout l'or du monde, de troquer les merveilleuses découvertes de la salle de répétition pour l'isolement d'une table de travail. Autrement dit, ceux-ci font en sorte de prendre part à toutes les étapes de la réalisation du spectacle. Serge Mandeville « adore le processus de création ». Même si quelqu'un d'autre montait sa pièce, il voudrait « toujours être là, en salle de répétition, pour voir évoluer les choses ». Philippe Ducros ne confierait pas son texte à quelqu'un s'il n'existe pas, entre eux, ce qu'il appelle une « rencontre artistique ». Il souligne également la nécessité « de trouver un souffle au travail, une passion partagée ».



À ce chapitre, Patrice Dubois, qui a d'ailleurs presque toujours écrit en collaboration, « déplore le fait que les auteurs soient souvent confinés à travailler seuls, qu'ils n'assistent pas aux répétitions, que l'écriture ne se poursuive pas jusqu'à la première et même au-delà ». Il semble tout aussi agacé par l'idée d'un « auteur apeuré qui attend dans son coin qu'on monte son texte » que par celle d'un « metteur en scène qui a peur de modifier, de proposer des changements, de « modeler » le texte pour la scène ». Si Stéphane Hogue « adore faire de la mise en scène », c'est pour « travailler « ensemble » sur un texte, pour le rendre plus clair et plus fort ». En ce qui le concerne, le plaisir de la reconnaissance « vient après le plaisir de « faire » ».

Hommes et femmes de théâtre

Pour définir sa posture artistique, Serge Mandeville utilise une formule consacrée : « homme de théâtre ». Si l'appellation fait sourire – parce que traditionnellement associée à de grandes figures de la scène –, elle n'en décrit pas moins cette nouvelle génération de créateurs aux talents multiples. Polyvalence ? Ingéniosité ? Débrouillardise ? Qu'est-ce qui met ces passe-muraille aussi à l'aise ? Qu'est-ce qui les autorise à investir les fonctions d'auteur et de metteur en scène avec autant d'aisance ? Les jeunes praticiens de notre époque sont sans cesse plus nombreux à en avoir assez d'attendre que la sacro-sainte rencontre se produise entre un texte et un metteur en scène. Pour goûter à une plus grande autonomie, pour jouir d'une plus souveraine liberté créatrice, plusieurs préfèrent déroger au système en place, abolir les frontières et cumuler les charges. S'ils sont fidèles à des principes, les six créateurs qui nous ont répondu n'en demeurent pas moins libres de bien des contraintes, émancipés des moules et des méthodes traditionnelles. Leur affranchissement explique, en bonne partie, l'intérêt et la singularité de leurs démarches. À une époque où les structures les plus anciennes sont en perpétuelle redéfinition, la réforme des auteurs-metteurs en scène a toutes les chances de gagner du terrain. Qui s'en plaindrait ? **j**

2025, l'année du serpent, écrit et mis en scène par Philippe Ducros (Théâtre du Grand Jour, 2003). Sur la photo : Danny Gilmore. Photo : Maxime Côté.

